



Douze fois
São Tomé & Príncipe

2€

Introduction

Jean-Pierre Bensaid
*Consul honoraire
de São Tomé & Príncipe*

L'archipel de São Tomé & Príncipe se situe au large du Gabon, exactement sur l'équateur.

C'est un État indépendant dont le développement repose principalement sur la culture du cacao et le tourisme.

Plages de sable, mer bleue, soleil éclatant, paysages contrastés de montagne et de forêts tropicales... Nous avons tous en tête ces images d'îles paradisiaques sur les catalogues en papier glacé des agences de voyages.

Mais l'image n'est pas le seul support pour faire rêver ; et les mots, l'expressivité de la langue, la particularité d'un regard, sont des moyens plus subtils, et trop peu employés, pour faire découvrir et aimer un pays, ses habitants, ses paysages, qui deviennent ainsi davantage qu'une destination touristique.

C'est le pari de ce projet, qui, à travers les textes des étudiants du parcours Écritures de l'université d'Aix-Marseille veut donner des aperçus sur São Tomé & Príncipe, loin des clichés... photographiques !

Écrire pour apprendre

Jean-Marc Quaranta

*Maître de conférences en littérature et
création littéraire, université d'Aix-Marseille*

Apprendre à écrire, cette démarche qui dans les pays anglo-saxons existe depuis plus d'un siècle est apparue en France il y a cinquante ans et s'est développée depuis de façon très lente, et presque secrète. C'est en 1968 à Aix-en-Provence qu'Anne Roche a pour la première fois l'idée de faire écrire, à l'université, autre chose que des commentaires de textes et des dissertations.

À la même époque, toujours en France, Élisabeth Bing avec des enfants en difficulté, et Claudette Oriol-Boyer, dans des classes du secondaire, se lancent dans la même aventure. Aventure qui croise les démarches de Célestin Freinet et du Groupement français d'éducation nouvelle, qui a conduit en 1994 à la création, à Aix, d'un diplôme d'animateur d'ateliers d'écriture et en 2013 à un axe Création littéraire et cinématographique dans la licence de lettres, devenu le parcours Écritures.

Les textes de ce recueil collectif sont écrits par les étudiants de ce diplôme, le seul en France à initier à l'écriture des étudiants qui viennent d'avoir leur bac. C'est leur premier

travail d'écriture mené dans la durée, il a été accompagné dans le cadre d'un atelier de création littéraire que j'ai animé, puis suivi par Benoît Virot, l'éditeur du *Nouvel Attila*, invité à Marseille dans le cadre de la deuxième édition du festival littéraire *Oh les beaux jours !*.

Éditeur attentif, sensible et rigoureux, il a apporté aux étudiants un autre regard sur leurs textes et leur écriture. À l'enseignant-chercheur, il a offert des motifs de réflexion et d'enrichissement de ses pratiques. Il lui a aussi permis de vérifier cette hypothèse : un éditeur est autant sinon mieux à même qu'un écrivain, d'apprendre à écrire.

« *Aider chacun à fonder sa propre rhétorique* »... Cet objectif que fixe Francis Ponge guide la formation dans le parcours *Écritures*. Jean-Pierre Bensaid, consul honoraire de São Tomé & Príncipe, en souhaitant remplacer le papier glacé des agences de voyages par le regard particulier qu'un auteur, même en apprentissage, peut poser sur les choses, a contribué à faire de ce projet une découverte humaine et une ouverture sur le monde.

Le lecteur dira si l'objectif est atteint et pourra se demander si, entre les lignes, il sent naître, ici ou là, une écriture promise à un bel avenir !

Je crois, enfin, avoir fini mon texte. Il porte sur São Tomé. Espérant trouver l'inspiration, j'étais d'abord parti à l'aventure, j'avais fait des recherches sur São Tomé. J'ai appris que c'était : « *l'un des plus petits pays d'Afrique qui occupe un archipel de l'Atlantique Sud situé dans le golfe de Guinée* ». En cherchant encore, j'ai vu l'île depuis Internet, C'est très beau. Ça doit être pauvre, mais c'est très beau. Mais aussi très commun. Imagine une île paradisiaque : voilà São Tomé. C'est beau, c'est loin, c'est pauvre.

Cette idée me gênait, c'est terrible de se dire qu'un endroit où des gens vivent peut être commun. Mais je ne connaissais aucun Santoméen. Puis il fallait écrire.

Je voulais faire un texte sur la pub, puisqu'après tout c'était un peu ça l'objectif, faire un texte pour valoriser São Tomé, au moins en parler ; c'est de la pub. Je voulais faire la pub pour le chocolat puisque j'en avais mangé (il est bon), parce que j'aime le chocolat, mais surtout parce que c'est aussi leur principal produit exporté.

J'avais écrit : « *La pub est amère, comme le cacao, alors que le chocolat, lui, est édulcoré, comme la pub.* » Le texte aurait été un condensé de pubs, des images qui parlent à tout le monde, celles qui nous perdent : une femme au bord d'une plage sur une île paradisiaque. Un ciel azur, la mer turquoise, le sable blanc, une végétation luxuriante.

On verrait un doux soleil caresser le corps nu de cette femme qui d'un geste souple et délicat croquerait un petit bout de ce chocolat noir et intense.

Je n'ai pas fait ce texte. Même si je voulais attaquer cette idée de pub, je n'ai pas fait ce texte, je ne pouvais pas aller plus loin qu'une parodie.

C'est alors que, par facilité, je voulus parler de mon quotidien, le transposer à São Tomé, le contreplaquer. Il y avait des personnages : Emma et Mahé. Un narrateur qui embarque pour l'île et une histoire d'amour qui périclité. Emma avait toujours les traits de cette femme « pub » et le narrateur croulait sous les citations. São Tomé était devenu une toile sur laquelle je projetais mon vécu mais São Tomé m'était indifférent, je n'avais aucun rapport à cette île si ce n'est le temps que j'avais passé à écrire dessus. Toutes ces histoires n'ont pas marché et je ne voulais plus parler de cette île.

J'avais passé du temps. À y penser, à écrire, à me corriger. Mais je n'arrivais jamais à un résultat qui me parle, qui puisse parler. Je me figurais cette île comme fantôme, inaccostable. Le flux des vagues me portait à créer mais le reflux m'empêchait d'avancer ; je ne savais plus si je voulais y être, être dans la fiction de cette île, je ne savais plus comment en parler sans faire semblant, j'étais dans le vague, je ne savais plus.

Une image me hantait, je voulais mettre cette Emma dans une roça. Une roça est une ancienne plantation coloniale. C'est horriblement joli, quelques-unes sont laissées à l'abandon, c'est dommage, elles sont très belles. Ça doit être difficile de s'approprier ces bâtiments, un lieu fascinant entre la richesse de l'édifice et l'horreur passée de la colonisation. Un lieu tragique.

Mettre Emma dans une roça, m'évoquait quelque chose. Je voulais voir son regard noir à travers une vitre brisée de la roça, voir son regard, son regard noir, profondément noir. Je crois

qu'il y avait, derrière cette image, une vérité, ou peut-être que ce n'était qu'un reflet, un mirage.

Mes journées autour de ce texte semblaient les mêmes : levé, clope, douche, texte, clope, couché. Emma aurait été dans tous mes textes, puis Mahé par la suite, et toujours le même texte, la même écriture, une île, un tournage, Emma, l'amour, la mort, un nouvel amour, la mort, un film qui périlclite puis : couché, levé, clope, douche, texte, une île, un tournage...

Mais ce n'était pas São Tomé, je le savais, ce n'était ni São Tomé, ni mon São Tomé (le seul dont je puisse parler). Alors São Tomé est devenu l'objet sur lequel j'écris, la toile du peintre, la feuille de l'écrivain, l'air du musicien.

São Tomé n'est pas l'un des plus petits pays d'Afrique qui occupe un archipel de l'Atlantique Sud situé dans le golfe de Guinée, ce n'est pas un pays producteur de cacao, ce n'est pas une île paradisiaque. São Tomé se situe quelque part sur mon bureau avec une pile entassée d'œuvres de Perec, Duras, Robbe-Grillet. São Tomé est quelque part vers un cendrier, un paquet de tabac, un briquet, une paire de ciseaux, un plateau de métal sur lequel est posée une tasse de café, du chocolat, un feutre fin noir, des feuilles, mon ordinateur.

Écrit sur São Tomé

lu par Morgane

Le texte est très beau, la lecture fluide et le vocabulaire très riche. L'entrée en matière avec un extrait d'un sonnet de Du Bellay est très bien mené mais mieux vaut mettre l'auteur et le titre du poème juste en dessous.

Dans le premier paragraphe l'utilisation des virgules alourdit le texte. Vous devriez faire des phrases un peu plus courtes. Le second paragraphe apporte une description remarquable bienvenue pour situer le personnage dans l'espace et permettre au lecteur de comprendre où il se situe. L'énumération de grands écrivains est bien mise en place, elle ne fait pas trop catalogue. (...)

On sent une forte emprunte de Baudelaire et de son Spleen, un choix original qui rend votre texte singulier et un peu dramatique. Votre personnage a ce côté maudit que l'on retrouve chez beaucoup d'artistes, un peu à la manière de Van Gogh qui prenait de l'absinthe pour booster sa créativité, ce qui donne un trait de personnalité à votre personnage qui le rend appréciable.

Le moment où l'on bascule dans le rêve et les illusions dues à la drogue ne font pas tache, le basculement est clair et fluide. (...) On ne sait pas bien ce qui se passe entre les personnages mais juste qu'il y a de l'amour en jeu, c'est flou sans détourner le lecteur du

texte, au contraire cela retient l'attention et le pousse à continuer sa lecture. Le rappel du corbeau qui vient ramener l'écrivain à lui est un clin d'œil amusant. La fin est épatante et fait basculer l'histoire dans le surnaturel et l'effrayant.

lu par BV

Le plan initial est respecté dans les grandes lignes, à part que les motifs et réflexions sur l'illusion publicitaire sont remplacés par la désillusion amoureuse, illustrée par la référence à quelques poètes XIX^e.

Je renforcerais très légèrement la part de cut up qui affleure encore sous votre structure, par exemple pour délier les citations poétiques ou les dialogues à l'intérieur de la chambre. J'étaierais quelque peu la fin, un peu frustrante et « *post fantasmum animal triste* ».

Un esclave échappé.

Axel Montersino.

Leurs dos noirs sont rouges sous la volonté des blancs.

Dans les plantations, les fouets accompagnent les chants des esclaves. Maîtres et travailleurs ont chacun leur sens du rythme. Les voix courbées entonnent des histoires à propos de noirs qui se tiennent droits, plus loin au sud de l'île. Des hommes que les Portugais n'ont pas réussi à faire plier.

Malgré les claquements des fouets, les ordres aboyés et les craquements des fardeaux de cannes qu'ils portent, les esclaves entendent dans leurs chants la voix de ces noirs libres. Certains se cachent alors à ras de terre. Les cannes deviennent leur couvert. À la nuit tombée, ils s'en vont. Les maîtres notent : aujourd'hui, six esclaves échappés.

Ensemble, ces hommes reviennent pour en sauver d'autres. Des tirs d'arquebuses emplissent la nuit, et les chiens sont bien nourris. Les maîtres notent : cette nuit, six scélérats tués.

Le lendemain, les chants des esclaves couvrent un peu plus les champs des maîtres.

Les fouets inusables rendent les hommes remplaçables. Sans cesse, des bateaux en apportent de nouveaux. Cependant, un jour, le propriétaire d'une roça s'en prend à son intendant. Parmi les esclaves qu'il a reçus, une femme est enceinte. Qu'est-ce qu'il peut bien faire d'une femme enceinte, donc plus fragile ? Son intendant s'excuse. L'enfant naîtra esclave. Il n'aura jamais été libre. Il sera dévoué. On ne manque pas de ce qu'on ne connaît pas.

L'enfant grandit et son dos reste noir. Les autres esclaves le jalourent, le croient privilégié. Il se tait, on le pense docile. Il obéit bien, on le dit sans honneur. Sa mère est la seule à voir qu'il regarde au-delà des champs, qu'il entend une certaine voix venant de la forêt.

Les maîtres notent : aujourd'hui, un esclave échappé.

La nuit venue, les mousquets restent cois. Adamor est parti sans se retourner.

Il ne connaît pas l'île, il est sans repère. On a toujours tout décidé pour lui. Avancer sans but pourrait le faire s'égarer dans un labyrinthe de troncs tous identiques à ses yeux. Pire, il pourrait ressortir de la forêt du côté portugais de l'île. Dans tous les cas, il mourra. S'il reste sur place il sera rattrapé par les limiers de son maître. S'il retourne sur ses pas...

Il aperçoit le ciel à travers la canopée. Les étoiles brillent intensément. Mais il ne sait pas comment suivre le chemin qu'elles lui indiquent. À choisir entre mourir peut-être et mourir sûrement, il avance.

Le jour est levé, Adamor respire plus librement. Aucun chien ne l'a rattrapé durant la nuit.

Adamor avise un monticule moussu et s'arrête. Il s'agenouille et passe ses mains sur la surface gorgée d'humidité. Il s'en frotte le corps avant de s'y allonger carrément. Quand il veut se relever, il n'y parvient pas. Toute une nuit à respirer sans air et à s'enfuir sans bruit l'a épuisé. Dormir, avancer. Il ne sait pas quoi faire. Il peut aller à gauche comme à droite, il s'endort sur la mousse.

Au réveil, la faim et la soif l'ont rattrapé. Quel fruit le nourrirait et lequel le tuerait ? Il n'en sait rien. Dans le doute, il s'abstient : il doit rejoindre bientôt les hommes libres.

Un arbre pour élever sa vue. L'ascension n'est pas simple. Il n'a aucune expérience de cette pratique et discerne difficilement une voie à travers les branches. Il monte, petit à petit. Son corps fatigué lutte avec effort. À plusieurs reprises il glisse et ne se rattrape qu'au prix de nombreuses écorchures.

Il arrive au sommet de l'arbre. Seul le Soleil le domine encore, Adamor partage un instant son zénith. S'il ne sait pas lire les étoiles, il sait suivre le Soleil. Son instinct ne l'a pas trompé. Il s'est déplacé plein Ouest toute la nuit et se trouve maintenant entre le pic de l'île et la côte où il veut se rendre. Il lui suffit de trouver un cours d'eau et de le suivre... Ceux qu'il cherche seront-ils là-bas ?

Adamor entreprend de redescendre. L'exercice lui paraît plus compliqué dans ce sens que dans l'autre. Il ne trouve plus les appuis qu'il avait utilisés quelques minutes plus tôt. Il n'ose bientôt plus bouger. Une branche cède : il chute. Il est stoppé net par une branche, quelques mètres en dessous. Une intense douleur lui barre le ventre, il a le souffle coupé. Il termine la descente sans oser regarder son ventre. Parvenu au pied de l'arbre il s'ausculte : rien. Il n'est pas aussi mortellement blessé qu'il le croyait.

Son chemin croise celui d'une rivière. Enfin ! Il boit longuement, puis entre dans le courant. Il se laisse porter par le fil de l'eau et n'en sort que lorsque le sable a remplacé la terre. Il ferme les yeux et laisse son esprit tanguer dans les embruns. Sa rêverie est soudainement interrompue par un rire non loin de lui. Adamor sait qu'il est au bon endroit : seul un homme libre rit comme cela.

Un esclave échappé

lu par Émilie

Vous avez choisi de parler de la colonisation de l'île de Sao Tomé par les Portugais et l'esclavagisme des habitants. Ce faisant, vous faites ressentir la violence subie par les esclaves dès les premières phrases, courtes, par leurs contrastes et les couleurs, un style cohérent et harmonieux tout au long du texte.

Les comptages répétés des maîtres guident l'histoire et assurent la progression. Nous pressentons aussi l'espoir que gardent les esclaves qui entendent les chants et chantent à leur tour. J'apprécie beaucoup le fait que le nom d'Adamor soit donné quand l'enfant est libre. Il possède désormais une identité. Nous partageons ensuite son envie de partir, puis son indécision lorsqu'il est libre, ayant toujours été esclave. Les lecteurs s'identifient donc facilement aux personnages car ils ressentent leur souffrance que vous avez très bien présentée.

L'histoire est bien menée jusqu'à la dernière phrase. Le suspense selon lequel Adamor aurait pu revenir dans la direction de ces anciens maîtres est savamment entretenu. Votre histoire est riche, a un bon rythme et une bonne narration grâce aux nombreuses figures de style et métaphores. Bravo !

lu par BV

Les dernières lignes sont très bien, car vous revenez aux matières et aux sensations universelles (eau, sable, etc). Mais vous aviez une attaque élégante, subtile, d'un lyrisme fort et rentré, posant parfaitement le cadre de l'action et annonçant la poésie à venir. Pourquoi revenir en arrière avec en incipit une phrase de vérité générale, théorique et/ou conclusive, bâtie sur une comparaison un peu lourde ?

Un conseil de lecture : Jean Galmot (pour le côté sec de l'ellipse et de la concision) et Wilson Harris (pour le contrepied absolu, le baroque lyrique, touffu et incompréhensible).

Légende.

Clotilde Lhen.

Ils étaient seuls, et sans vivres, sur cette terre cernée par les flots. Ayant pour seule attache leur foi ; impérissable, malgré le naufrage et la faim.

Et dire que celle-ci ne fut pas récompensée serait un mensonge.

Quelques années après avoir dompté cette hostilité, ils réussirent à rester en vie harmonieusement.

Mais, et comme dans toutes les vies, un jour... Un jour qui paraissait comme un autre, au ciel azur et au soleil équatorial brûlant, un bateau vint s'approcher d'un rivage. Commencèrent alors...

Je disais donc, un jour, un jour qui paraissait comme un autre, un bateau vint s'approcher. Ils l'observèrent de loin, ne voulant pas se montrer. Ils savaient de quel genre étaient ceux-là !

Certains, les premiers, se souvenaient, des coups et des cris...

Après quelques consultations avec toute la tribu, ainsi qu'après de longues incantations des esprits, ils décidèrent de ne pas aller vers eux, de continuer à être ombres.

Nuit et jour passaient, les hommes pâles se risquaient peu dans la forêt. Ils restaient à la lisière, marchant toute la journée. De l'autre côté, dans la forêt, ils les observaient du haut des cimes, ou cachés entre les feuillages épais. Après des jours et des nuits dans la végétation, immobiles, ils comprirent que ces étrangers ne partiraient pas et décidèrent de ne jamais se montrer. Ils détruisirent leurs habitats précaires et, emportant avec eux le strict nécessaire, partirent de la forêt. Ils mirent de nombreux jours, tant qu'ils ne purent les compter, à atteindre

la montagne. Là, un enfant fit une belle découverte : dans la roche, formée presque par les dieux, une caverne assez grande pour tous les accueillir. Ils s'y installèrent.

Du temps passa, les enfants devinrent des hommes, les femmes devinrent des anciennes... Et on n'entendit plus parler des autres, ceux qui avait foulé jadis leur terre...

Une jeune enfant eut, un matin, l'idée de désobéir aux règles en allant au-delà des trois fromagers, ceux qui se situaient à une vingtaine de kilomètres de la caverne.

Et en bonne désobéissante, sa bêtise la fit se perdre. Elle erra longuement entre les arbres hauts, tout en regardant le soleil. On lui avait appris que plus il descendait, plus vite il ferait nuit.

Et il était bas !

Alors elle courut, partout ! À gauche ! À droite ! Tandis que ses larmes coulaient... Elle s'arrêta à bout de souffle. Et, entre les halètements et les battements de son cœur, elle entendit des voix, lointaines mais distinctes, qu'elle ne reconnut pas. Se fiant à elles, et à son ouïe, elle reprit son avancée...

Après une longue marche rapide, essoufflée, elle arriva à la lisière de la forêt. La forte lumière qui se dégageait d'entre les feuilles l'éblouit. Après un temps d'adaptation, elle ne vit qu'une branche, qu'elle poussa de la main...

En face d'elle, à quelques mètres, se trouvait une plage ; c'était la première fois qu'elle la voyait de si près ! D'habitude, de la montagne, elle paraissait minuscule.

Mais maintenant... une ligne blanche sans fin s'offrait à ses yeux !

Lorsqu'elle voulut sortir de sa cachette, elle reprit conscience des voix, maintenant proches. Elle avança à pas feutrés, restant à l'abri des regards dans la végétation. Elle voulait savoir. Voir.

Qui étaient-ils ?

Elle aperçut des formes à travers les feuillages, les voix résonnaient à son oreille. Un bruit de frottement contre le sable l'intriguait. On tirait des choses, on criait, on s'énervait...

Que faisaient-ils ?

Ingénue qu'elle était – comme toutes les malicieuses enfants – et ne voulant pas être découverte, elle commença à grimper à un arbre pour pouvoir mieux les observer.

Que ce fût par instinct reçu de ses ancêtres ou juste par agilité de sa personne, elle réussit à se hisser.

Ce qu'elle vit – les grandes habitations qui se dressaient au fond de la plage ou les différents groupes –, elle ne le comprit pas.

Certains avait la peau claire : de nombreux tissus les couvraient. D'autres étaient comme elle, noirs, la peau brillante de sueur... Les peaux claires criaient, les autres restaient muettes. Sans comprendre, elle savait que quelque chose n'allait pas. Mais la situation la fascinait malgré tout. Sur le côté, une scène attira son attention : des cris plus forts ! Un homme à la peau claire crie sur un homme noir, à terre, et lève le bras ! Un bras étrangement long, terminé par un... serpent. Au moment où tout son être, figé, attendait de voir... une main se referma sur sa bouche !

La main faisait la moitié de son visage et, en plus, un bras entourait son corps. Elle ne bougeait plus ... Une goutte de sueur coula sur son front.

Un souffle chaud et humide, collé à son oreille, chuchota...

Nous t'avions dit de ne pas t'aventurer au-delà !

Les mains du chef se firent moins menaçantes. Il avait grimpé en silence, comme les ancêtres, après avoir parcouru des kilomètres pour retrouver l'enfant. En bas, des hommes de la tribu attendaient, entre l'ombre et la lumière.

N'as-tu pas honte de désobéir ? Ingrate que tu es, si...

Un bruit coupa son sermon.

Le serpent frappait au loin, rythmant l'échange, mais là, le bruit s'accompagna de cris !

Et tout s'accéléra. Un voile couvrit les yeux du chef. Il fit descendre la fillette de l'arbre et ordonna à ses hommes les plus rapides de la ramener. Il devait choisir : rester caché et protéger ceux dont il était le chef. Ou partir sauver ces frères, inconnus, vivant les mêmes tortures que ses propres ancêtres. Lui qui avait trouvé la grotte bénie des dieux, qui les avait cachés...

Légende

lu par Loïs

Cette nouvelle est intéressante à lire, l'histoire d'un peuple envahis par les « visages pâles ». C'est quasiment la même histoire que Pocahontas aussi, le peuple indien qui vient se faire envahir par des caucasiens et des années après, une fille courageuse et téméraire les observe du haut des arbres, c'est effectivement très ressemblant...

Les détails immersifs, qui plongent au cœur du récit, sont géniaux, très précis, surtout quand elle court dans la forêt, elle court, elle est essoufflée et soudain elle est éblouie cela nous immerge dans le récit. Malgré les petites incohérences, cela reste très intéressant. Plus en profondeur, il y a beaucoup de phrase dont la suite pose question. Certaines phrases un peu brutales, même si cela peut s'expliquer par le style archaïque.

lu par BV

Le genre de la légende se tient bien, mi-facile mi-cosmique... vous pourrez déployer encore certaines choses (les codes de la communauté) mais surtout on attend la fin avec impatience (rassurez-moi, il y a bien une suite ?)

Un pas après l'autre.

Serena Gaillard.

Tom aurait pu se lever à sept heures comme prévu. Il aurait pu se préparer, passer ses affaires en revue. Il aurait pu partir à l'heure pour l'aéroport de São Tomé, l'esprit serein.

Mais non ! Il fallait qu'il soit là, à quatre heures du matin, à battre du pied le sol de cette putain de forêt qui lui faisait perdre son temps ! Des racines le prenaient en traître, des branches lui griffaient les épaules et les flancs. Il avait trouvé dans ses cheveux une bestiole pâle et bourdonnante avec des yeux écarlates qu'il avait jetée en criant. Depuis, des pattes fantômes grouillaient sur sa peau, malgré l'anti-moustique dont il était couvert. « *Le long du sentier, puis à droite* », lui avait dit l'autre con. Les feuilles bloquaient la lumière de sa lampe, il ne savait pas où tourner pour trouver l'une des deux plages où Sébastien avait peut-être perdu son appareil photo.

Sa cheville droite le laissa tomber pour une pierre qui avait roulé sous son pied. La forêt absorba son cri. Ce n'était vraiment pas le moment ! Mais en se relevant, il poussa un sifflement de douleur, debout sur une jambe au milieu du chemin, et se mordit les ongles. Impossible de continuer ou de revenir. Il allait être en retard pour prendre l'avion avec tout ce bordel, et il devait encore trouver son appareil !

Il faillit appeler Sébastien. Manquerait plus qu'il fasse une croix sur leurs recherches pour venir l'aider. Il aurait bien voulu s'asseoir, mais il ne voyait que les feuilles et le ciel qui pâlisait, à travers cette mince trouée dans les buissons devant lui. Tom s'y dirigea en se tenant aux branches. Il y avait une plage

et un rocher. Il s'y laissa tomber en soupirant.

Sa cheville avait intérêt à aller mieux très vite, histoire de retrouver cet appareil et son contenu.

L'ordre, dans une plantation de cacaotiers, ses arbres en bataille disciplinés par une rangée parfaite de paniers de cabosses ; le soutien, celui d'un stlijon mato chargé de feuilles médicinales et d'une patlela palpant le ventre d'une femme enceinte, éclairés par un rayon de jour dans la pénombre ; la diversité, autour de l'appétissant calulu vert et or partagé à la coloc, pris en contre-plongée et entouré de mains de toutes les couleurs.

Les autres aspirants étudiants en art ne pourraient pas se vanter d'avoir des photos d'une telle poésie. Et lui non plus, s'il perdait pour de bon l'appareil qui les contenait.

Ses yeux s'égarèrent sur l'eau grise, le sable en bas et les étoiles en haut. Trois bandes plates. L'aube à l'est. Plus bas s'étalait l'ombre d'un arbre beaucoup trop épais qui avait les pieds dans la mer. L'eau froide lui ferait peut-être du bien.

Il dut enlever ses tennis et s'asseoir sur le sable mouillé pour laisser les vagues glisser sous ses mollets. Un soupir lui échappa en sentant sa cheville s'engourdir. C'était agréable. Mais il faudrait se changer avant de partir, il allait avoir du sable partout, et il n'avait pas de serviette pour se sécher. Il aurait dû continuer à chercher.

En se tournant, Tom vit une petite chose noire bouger sous le sable. Elle avait un corps comme un palet de hockey avec des pattes. D'autres la poussaient en avant, et d'autres bourgeonnaient partout sur la plage. Des tortues naissaient et se précipitaient vers la mer tandis que les oiseaux approchaient.

Tom observa cette scène, fasciné. Sans appareil, il se résigna à sortir son téléphone pour capturer la fuite des tortues. Si un oiseau pouvait se poser et ouvrir les ailes, si elles pouvaient s'entasser, un peu plus près de lui... Les tortues ne faisaient rien comme il voulait. Elles devaient éviter les oiseaux et Tom était un obstacle là où elles auraient pu déjà être sauvées. Mais une fois à l'eau, c'était réglé.

Tom pensa que la mer était dangereuse aussi, au moins autant que les oiseaux. Pourtant, elles n'hésitaient pas. Pas un regard en arrière. Comme si elles n'étaient pas concernées par les épreuves qu'elles devraient surmonter, ni par celle qu'elles venaient de vivre.

Les oiseaux étaient comme elles. Ils ne se mettaient pas en colère lorsque l'une leur échappait, ne pensaient pas à celles qui naîtraient l'année suivante. Les oiseaux et les tortues n'étaient pas ennemis, ils existaient. Et les insectes, la forêt, la mer, tout ce qui l'entourait faisait la même chose. Pas de crainte, pas de regret. La nature était présente, elle ne voulait rien.

Tom comprenait, en les regardant, à quel point les tortues étaient différentes de lui. Elles ne se souciaient pas de trouver à manger ou de vivre assez vieilles pour revenir pondre. Ces problèmes n'existaient pas encore, et le péril auquel elles échappaient n'existait plus. Tom était le seul à en vouloir à ce qui n'existait pas.

Il n'était pas une tortue. Il savait que les choses n'auraient pas dû se passer ainsi et il savait ce qu'il risquait.

Mais qu'y pouvait-il ?

Il les regarda jusqu'à ce que la dernière ait disparu dans l'eau un peu moins grise. Son téléphone vibra dans sa poche. Sébastien avait retrouvé l'appareil. Tom se dressa, puis regarda sa cheville. Elle lui faisait moins mal, mais il expliqua ce qui s'était passé. Son ami promit d'accourir et raccrocha. Tom mit ses chaussures et boita sur quelques mètres. Autant aller à sa rencontre. Il allait être sept heures, ils pouvaient encore attraper leur avion.

Pourvu qu'il n'y ait pas de rayure sur la lentille de son appareil, il ne voulait pas avoir à expliquer cette histoire à ses parents.

Tom inspira. Sur la plage, il restait des trous, des traces. Il expira. Son téléphone à la main, il prit une photo qui ne voulait rien dire. Puis il repartit, un pas après l'autre.

Un pas près l'autre

lu par Claudie

« Un pas après l'autre », déjà le titre de cette nouvelle est intéressant et prend tout son sens au fil de la lecture, avec le pied blessé du personnage principal, Tom.

J'aime beaucoup la première phrase de ce texte qui nous entraîne directement dans l'histoire et le quotidien – ou plutôt le non quotidien – de Tom. Le registre familier (« putain », « bordel », « l'autre con ») et les points d'exclamation très présents dans ce début de texte nous plongent très vite dans l'agacement et l'énervement de Tom, ce qui nous amène à compatir, voire à nous identifier facilement à lui.

Tout de suite l'élément initial de l'histoire apparaît : la perte de l'appareil photo ; ce qui instaure le cadre, également accentué par l'état d'esprit de Tom qui nous montre le caractère et les préoccupations de ce personnage. Cependant, ce cadre va progressivement évoluer et fera apparaître un Tom plus doux, et une situation poétique jusqu'alors insoupçonnée. (...)

La scène de la naissance des tortues rompt avec l'état d'esprit du début de ce texte. C'est une scène rare, belle, puissante et Tom le sait. Sa réaction et ses réflexions qui en suivent sont très intéressantes. En effet Tom réfléchit sur quelque chose de plus grand que lui même, sur la vie et le monde qui l'entoure,

et ses réalités, et cela est captivant, tout comme ses réflexions sur les tortues en elles-mêmes et la scène à laquelle il assiste. Puis brusquement Tom retourne à la réalité, suivi du lecteur, ce qui rend la scène précédente encore plus appréciable et unique (...) Les derniers mots clôturent merveilleusement cette nouvelle sur une note quelque peu mélancolique qui trnache avec le début. Je ne changerais rien à cette nouvelle, je la trouve magnifique avec cette évolution du ton entre le début et la fin.

lu par BV

Le cadre est bien établi, on épouse sans soubresauts le monument et les pensées de votre personnage. Vous avez su faire le tri des nombreux détails attendus : la nouvelle se suffit à elle-même. À une exception près : le prisme visuel, qu'on aimerait plus marqué pour décrire la nature et les photos.

Le plus gros travail à mon sens : continuer à bien cerner et affiner l'arrivée du paragraphe central sur la nature, la transition n'est pas parfaite encore, mais l'évocation vaut le coup.

Jour trois.

Mathilde Marius.

Jour trois São Tomé & Príncipe. Vingt novembre deux mille dix-sept. Six heures quarante-cinq.

Le ciel est gris, il fait lourd, je transpire. Je marche péniblement sur le béton brûlant.

Santo Antonio, sept heures dix-sept minutes. Twingo phase deux, modèle de deux-mille-deux. Soixante chevaux à cinq-mille-deux-cent-cinquante tours minute.

La chaleur est intenable. Je suis secoué dans tous les sens. Le poste radio passe la même chanson en boucle. La musique est devenue un bruit, comme celui du moteur, comme celui de l'air qui s'engouffre dans l'habitacle.

Neuf heures trente-deux minutes, Neves Ferreira. Population cinq-cent-onze. Central Pastelaria : quatre-mille-neuf-cent-dix-neuf Dobra, soit zéro virgule vingt centimes d'euros.

Je respire un peu. Les gens me font des gros yeux. J'ai commandé un *arroz doce*, du riz au lait de coco. Un peu pâteux. Le ciel s'est découvert.

Forêt, latitude un virgule cinquante-quatre-mille-cinq-cent-

cinquante-huit ; longitude sept virgule trois-cent-quatre-vingt-dix-mille-cent-soixante-quatre. Dix-heures-trois minutes.

Toutes les teintes de vert autour de moi, des arbres imposants aux fleurs fragiles, ponctués de rose dans les buissons, d'orange et de jaune par terre, de violet sur les lianes. Bourdonnements d'abeilles, brise légère, grincements des arbres, bruissements de feuilles, chant d'oiseaux ; je me laisse bercer et m'endors.

Elaeis guineensis, treize. *Psittacus erithacus*.

Lantana Camara rose, quatre-vingt-six centimètres.

Tulipier du Gabon, fleurs rouges, trois mètres cinquante-quatre.

Crithagra concolor. *Panicum maximum*, non mûr pour le fourrage.

Dacaena arborea, feuilles soixante-six centimètres de longueur, six centimètres de largeur.

Plage. Vent latéral dix-huit kilomètres heure. Humidité quatre-vingt-dix-sept pour cents. Treize heures douze. Cinq-cent-quarante-huit mètres parcourus.

L'eau est claire et fraîche. Je suis seul. Je me sens léger. Je l'ai vue. Je l'ai trouvée, elle m'attendait. Plus belle que je l'imaginai ; fragile, douce. Je crois que je suis amoureux. Amoureux d'une fleur.

Neves Ferreira. Central Pastelaria. Quatorze heures vingt-huit.

Jour trois

lu par Morgane

C'est un texte innovant, mystérieux et intrigant. Cela relève d'un choix très risqué : soit on aime soit on déteste. Ce ne sera pas chose facile de capter l'attention du lecteur.

En lisant votre texte on imagine que la personne prend des notes dans un journal lors d'un voyage. Il faut apporter d'avantages d'explications au lecteur pour comprendre que le personnage est autiste, pour comprendre d'où il vient et la raison pour laquelle il se trouve sur l'île (est-il en vacances ? vit-il sur l'île ?), ce serait plus judicieux de commencer par contextualiser votre nouvelle. D'autant plus que vous commencez par « jour trois », le lecteur va forcément se demander ce qui s'est passé les jours précédents (...)

Le paysage que vous dressez est très riche, les descriptions des arbres sous cet angle donnent du cachet à votre nouvelle, les couleurs ne sont pas en reste. Quand vous parlez de la plage, profitez-en pour la mettre en couleur (bleu turquoise, bleu foncé, la couleur peut être de l'écume) et rajoutez aussi plus de mouvement (les vagues déchainées) pourquoi pas du son aussi (bruit des vagues, des mouettes)...

lu par BV

Écrire les chiffres en toutes lettres, et recenser les modèles et classes d'autos, d'arbres, de plats rencontrés produit un effet d'hyperréalisme technique intéressant. Un côté performance d'écriture.

1) vous gagneriez à rendre votre dispositif plus clair et transparent aux yeux du lecteur (ceci pour donner l'intuition d'un cadre).

2) votre texte en l'état se lit comme un poème dadaïste et manque d'un envol, d'une mise en perspective, d'un élément plus délirant pour équilibrer ou décoller de cette liste. Il est trop court à mon avis pour le projet : il faudrait soit amplifier jusqu'à l'absurde cette liste, pour en faire des pages et des pages (une forme de Jules Vernes détraqué par l'abus du réel) ; ou un paragraphe de rupture qui permette de comprendre le pourquoi du comment (les deux sont délicats et casse-gueule, prenez le risque).

Les palmiers, taros et broméliacées pavent le chemin qui mène à la vieille maison en bois. Une vingtaine de touristes patientent et attendent que le groupe précédent sorte pour découvrir à leur tour le monde du chocolat. Les vagues déferlent sur le rivage et apportent avec elles la moiteur et l'humidité du bord de mer. Les mouettes tournoient au-dessus de leurs têtes et un homme âgé, accompagné d'un enfant, jette des coups d'œil furtifs en direction du ciel. L'alizé est agréable et rafraîchissante. Les cheveux des femmes volent et le vent léger sèche les quelques gouttes de transpiration sur leurs nuques.

Leurs pas bruyants sur le gravier rappellent les fèves de cacao qui s'entrechoquent quand elles sont portées dans un sac. Le son des couteaux des pêcheurs décapitant et ciselant les poissons tout juste morts parvient jusqu'à leurs oreilles.

Après de longues minutes, un guide se présente rapidement et annonce qu'ils vont rencontrer l'homme que tout le monde attend, celui qui a la réputation d'avoir sauvé l'île. Ils le suivent tout sourire et, attirés par la douce odeur d'agrumes et de gingembre qui s'échappe de la baraque, accélèrent le pas.

La première pièce est trop petite pour pouvoir tous les accueillir. Certains se retrouvent coincés contre un mur, d'autres peinent à respirer parce qu'étouffés au milieu de tous les corps. Ils sont une vingtaine, et l'air frais tant recherché ne passe pas et ne parvient plus à nourrir tous les présents. La petite pièce est aseptisée. Il y a quelques photos de fèves et tablettes de cho-

colat accrochées aux murs mais les visiteurs ne peuvent pas penser à autre chose qu'à la chaleur malsaine tant les étagères à moitié vides ne permettent pas l'émerveillement et la curiosité. Le premier guide disparaît derrière un simple bout de tissu coloré accroché en guise de porte.

L'homme qui entre dans la pièce n'a pas encore parlé que des sourires se dessinent sur les visages des vacanciers et dès sa prise de parole et sa présentation courte mais énergique ils savent que la visite va enfin pouvoir commencer.

Claudio Corallo a une voix assez grave et s'exprime sur un ton enjoué. Il a une bonne diction, roule un peu les « r », laissant deviner son origine italienne, et finit la plupart de ses phrases avec un petit rire. Il parle dans un bon français que les touristes n'ont aucun mal à comprendre.

« Si le chocolat n'est pas bon c'est mieux de le manger froid et le mâcher peu mais si c'est bon c'est mieux de le déguster à vingt-sept, vingt-huit degrés », dit-il, comme pour s'excuser de l'environnement à peine tenable dans la cabane, avant de boire une gorgée de sa petite bouteille d'eau.

Il cherche à capter l'attention de son auditoire et, malgré la chaleur lourde et humide de la pièce, y parvient.

Son ascension a commencé après sa fuite du Zaïre pour São Tomé et surtout après sa recherche intensive sur le cacao et sur les méthodes de récolte et fabrication. « Quand il est bien cultivé, le cacao n'est pas amer ! » s'exclame-t-il.

C'est ainsi qu'il a pu comprendre d'où venait cette amertume que certains n'apprécient pas, et qu'il a pu la corriger.

Beaucoup diront qu'il est le sauveur de l'île puisqu'il a su lui redonner son ancien surnom, « l'île chocolat » ; d'autres pensent qu'il a profité de la population. Ses employés sont payés environ cinquante euros par mois alors que la moyenne du pays est de cent euros, mais l'homme est connu pour son chocolat et non pour ses qualités de chef d'entreprise.

Claudio continue de raconter son parcours. Il s'esclaffe de

temps à autre et se rappelle ses journées à travailler dans les champs de cacaoyer. Ses grands yeux bleus s'ouvrent un peu plus lorsqu'il raconte ses péripéties dans le laboratoire qu'il a créé. Il y est resté des mois : « J'étais à la recherche du dosage parfait. Je voulais que le goût du chocolat change complètement » raconte-il avec de grands gestes et les yeux brillants. Impossible de dire s'il a les larmes aux yeux ou s'il transpire. Certains touristes, à cause de la buée sur leurs lunettes, ont de plus en plus de mal à remarquer tous ces petits détails sur l'homme.

La brise fraîche du bord de mer n'est plus et les touristes commencent à devenir rouges. Claudio essuie ses lunettes avec le bas de son polo blanc à manches courtes, tout comme les vacanciers s'essuient le front et la nuque. Les respirations se font de plus en plus lourdes et les amateurs de chocolat sortent tous, les uns après les autres, des bouteilles d'eau de leurs sacs. Quelques râlements se font entendre et Claudio, après quelques secondes de pause, propose de passer dans la salle suivante. Les visiteurs, excités de peut-être retrouver un semblant d'air frais, sourient et se pressent davantage vers le rideau, qui, ils l'espèrent, cache de nombreuses surprises chocolatées.

Le passage du rideau est long et périlleux, la vingtaine de touristes pressés de découvrir l'atelier dans son entièreté se poussent légèrement, ce qui les réchauffe encore plus.

Les mêmes visages fatigués et rouges se trouvent dans cette pièce semblable à la précédente. Elle ne propose aucune machine, aucun sac rempli de fèves de cacao, aucune tablette de chocolat. La déception se lit sur le visage des visiteurs. Les quelques étagères sont vides et la décoration est inexistante ; il n'y a plus de photos sur les murs. Seuls sont posés sur le comptoir, au milieu de la pièce, deux petits bols bleus contenant quelques carrés de chocolat. Les vacanciers s'ennuient et ne se sentent pas en osmose avec le dessert. Ils se demandent même si Claudio et son équipe n'ont pas parfumé la maison car ils

ne comprennent pas d'où pouvait venir l'odeur alléchante de fruits exotiques qui les a attirés à l'intérieur.

« Le bon chocolat amer ça n'existe pas. Soit le chocolat est bon, soit il est amer », insiste Claudio devant une assemblée qui n'est plus réceptive. Il semble puiser son énergie dans cette atmosphère lourde. Claudio invite finalement les vacanciers à se servir et goûter les petits carrés de chocolat dans les bols. Dans le premier récipient, il y a le chocolat à 80%, le plus réputé et connu, qui révèle en bouche des cristaux de sucre et dans le second, le chocolat au gingembre confit qui est « celui que je préfère », avoue Claudio avec un grand sourire. Les touristes se rapprochent rapidement et une femme enfermée au milieu de la foule n'arrive plus à respirer. Elle cherche l'air et son mari est obligé de pousser les gens pour l'éloigner des corps chauds. Les touristes désireux de déguster ne font pas attention à la femme qui manque de s'évanouir. Dans les derniers pas elle trébuche et perd légèrement connaissance. L'homme sent la main de sa femme glisser de la sienne et il réussit à la réveiller. Claudio s'approche pour leur donner une petite bouteille d'eau.

Une fois l'excitation passée et la visite terminée, les visiteurs sortent peu à peu de la cabane. Dès lors qu'ils sentent le vent sur leurs visages et l'air non pollué de transpiration, les touristes soufflent et retrouvent rapidement une couleur normale. Des nuages ont assombri le ciel et le vent s'intensifie. Les pêcheurs sont partis et le bruit des vagues redouble de puissance sous l'orage qui se prépare. Claudio remercie les touristes d'être venus.

La Chaleur du chocolat

lu par Émilie

Cette nouvelle apaisante m'a procuré une sensation de légèreté et de joie, grâce aux touristes heureux de faire la rencontre du fabricant de chocolat. Les lecteurs peuvent s'identifier aux touristes car ils entraperçoivent un monde différent du monde occidental, où les sensations ne sont pas les mêmes.

Vous jouez sur les cinq sens des touristes pour faire entrer les lecteurs dans l'histoire et les captiver. Un narrateur externe omniscient nous décrit la scène que les lecteurs semblent alors surplomber. Cela est mis en valeur par la phrase isolée de l'avant-dernier paragraphe : « Et ça, les touristes l'avaient compris ». Certaines répétitions de groupes de mots sont également une bonne idée, tels que la « brise fraîche du bord de mer », reprise au début et à la fin de la nouvelle. La stabilité du paysage donne un effet poétique. La simplicité de la rencontre et de la vie à Sao Tomé est mise en avant par la « baraque » et le « simple bout de tissu coloré ». (...)

Vous montrez la réalité sociale attachante d'une rencontre de touristes et d'un entrepreneur. Tous ces détails donnent envie de rentrer dans l'histoire et de découvrir Sao Tomé.

lu par BV

On croit comprendre l'axe de votre texte, la présentation d'un *self made man* heureux et consensuel... mais on manque d'indices pour comprendre :

- en quoi cette usine est un monde et un empire (la montrer, la faire sentir davantage)

- comment le chocolat de M. Corallo a sauvé l'île (montrer les mécanismes économiques ou touristiques liés)

- comment les touristes ont compris cela (y ont ils goûté ? Leur a t on répété ? En ont ils entendu parler pendant leurs vacances?)

À ce stade, il manque aussi un élément dramatique qui donnerait du relief à la scène. Est-il envisageable d'ajouter une anecdote, ou une image très poétique, liée au cacao ou à l'histoire du personnage ?

Réalisme ou caricature : il faut prendre un parti, vous faire confiance, et continuer à raconter... Écrivez d'abord, vous corrigerez l'expression ensuite.

Pleurer son père, comment fait-on ça ?

Il y a trois jours on m'apprenait la mort d'un homme qui à mes yeux était déjà enterré.

L'enfant que j'étais avait fait son deuil après avoir été recueilli par une tante que je connaissais à peine, en Espagne. Mon père ne pouvait plus s'occuper de moi. Ne pouvait plus ou ne voulait plus.

On dit que chaque personne fait son deuil à sa façon. À la mort de maman, lui avait décidé de m'envoyer loin.

22

23

Maintenant lui aussi était loin, et moi j'étais de retour dans la baie.

João, un ami d'enfance, lui aussi cuisinier, avait insisté en apprenant la nouvelle pour m'héberger chez lui pendant la durée encore indéterminée de mon séjour.

Son auberge n'avait presque pas changé en deux décennies. Je pouvais nous y revoir, João et moi. L'endroit était imbibé de la joie de vivre qui exsudait en permanence de cette famille. Ce bien-être qui leur était propre et qui attirait naturellement les gens du village avait fait son œuvre et attirait maintenant des masses de touristes. Ils cherchaient dans la cuisine de ce chef reconnu dans le monde lusophone un peu, je suppose, de ce bonheur eux aussi.

Dans cet esprit, João avait entrepris de me cuisiner un plat spécial, un plat typique de São Tomé, pour essayer de me faire

sentir chez moi. Puisque chez moi j'étais censé y être. Et pourtant je m'y sentais encore comme un étranger. Ce n'était pas tant ma longue absence, peut-être le sentiment de ne pas être à ma place. D'avoir été rejeté et d'avoir dû rejeter.

J'avais laissé mes meilleurs souvenirs ici, et des démons aussi. Le plat arrivait finalement.

João avait pris la peine de me servir à part. Il pensait peut-être me donner un espace d'intimité, dont je n'avais pas le sentiment d'avoir besoin.

L'agitation des invités affamés se mettant à table venait me soustraire à mes pensées.

Un poisson grillé farci à la são toméene. Le bougre. Cet homme-là savait tirer sur vos cordes sensibles.

Sous ses airs bonhomme, n'en doutez pas, il était avant tout un chef d'excellence reconnu bien au delà de São Tomé grâce à ses nombreuses émissions.

Un poisson grillé. Comme ceux qu'on allait pêcher certains week-ends, sa famille et la mienne, et qu'on mangeait le plus simplement, avec un peu de sel et un peu de piment, au coin d'un feu de bois. Des temps bénis.

João aimait proposer ces plats simples, ces « plats de la terre », que de nouvelles techniques, saveurs et connaissances venaient sublimer. Il était reconnu pour tirer parti des produits du terroir, qu'il élevait à un autre niveau.

De simples bananes plantain, il faisait un nouveau genre de frites, si bien dorées qu'elles en luisaient. D'un simple poisson, il élaborait une nouvelle version d'un classique dont on pensait ne plus vouloir. De la cuisine, disait-il, comme moyen de se projeter vers le monde, et l'avenir.

J'attaquais donc le plat sans attendre.

Quand je vous dis qu'il ne fallait pas douter de lui !

Un poisson entier se présentait dans toute l'entièreté de ses saveurs : le fumé de cette peau croustillante, le salé d'une chair

rendue tendre, la chaleur de ces épices, le fruité de cette huile d'olive et de ces aromates, et le sucré de cette farce qui s'avérait un délicieux riz à l'ananas. Tout cela dansait, chaque note venait en complimenter une autre.

Mais quelque chose détonait. J'aurais voulu apprécier chaque bouchée de ce plat sans froncer, mais quelque chose clochait. J'aurais voulu retomber en enfance, et partir pêcher le tilapia jusqu'au crépuscule, mais quelque chose m'en empêchait. Une saveur. Le cuisinier doublé de l'exigeant critique que j'étais ne trouverait pas de repos avant de l'avoir identifiée.

Une bouchée encore. Le riz ? Non. Une épice ? Non plus ! Qu'était ce goût ?! Alors que j'arrivais à la moitié du poisson, fourchette en bouche, je fus frappé par l'évidence même.

La sauce, bien sûr !

Ce goût... Je le connais. Cette saveur, non, cette note, cette... amertume... Une autre que celle de la légère carbonisation du poisson . Je la connaissais. On dit qu'il suffit d'un goût, d'une odeur pour se rappeler un univers oublié.

Je me rappelais.

Cette amertume...

Cette amertume, c'était celle du chocolat.

Du cacao brut, pur. Du cacao de São Tomé.

Je me la rappelle, puisque je l'ai déjà goûtée.

Je l'ai goûtée, et j'ai détesté ça.

La fierté de mon père. Quarante ans de travail. Racheter la rosas, employer des gens, produire notre propre cacao pour en vivre.

Et pour que je le recrache, tellement il était amer. Il aurait pu me claquer, le voulait sûrement, mais ne l'a pas fait. Ces mains rugueuses n'étaient pas étrangères au fait de me discipliner quand j'étais plus jeune. Mais dans ses mains, je ne voyais aucune violence, et dans son regard aucune animosité.

Rien qu'une profonde tristesse.

Le travail de sa vie.

Tout ça n'a pas sauvé maman non plus. Ni d'avoir les meilleurs médecins, ni d'avoir notre plantation.

Il...

On n'a jamais été pareils après. Six mois plus tard, il m'a expédié en Espagne avec ma tante pour mes 10 ans. Est-ce que je le blâmais ? Est-ce que je le pouvais, en fait... ?

C'est ça que tu veux dire, João ?

L'amertume initiale. Au lieu de composer avec, on est resté focalisés dessus. Et plus rien d'autre n'avait vraiment de goût.

C'est une autre chose que João aimait dire. « Pas de mauvais ingrédient, juste des mauvaises combinaisons. »

Cuisiner c'est faire avec ce qu'on a, avec qui on est, composer, et aller de l'avant.

C'est ça que tu veux me faire dire ? Ou bien je ne fais que projeter...

L'amertume du cacao de São Tomé est un goût acquis. À vouloir l'ignorer, vous ne sentez plus qu'elle. Mais je suppose qu'avec le temps, si vous l'acceptez, l'amertume rend les choses sucrées encore plus douces. Elle apporte un équilibre.

Peut-être me fallait-il réapprendre à l'aimer.

Et je regardais alors João avec un sourire.

« Peut-être que je vais rester plus longtemps, après tout », lui dis-je.

Même en dehors d'une cuisine, je sentais que je ne serais plus jamais éloigné de mon foyer.

L'Amertume

lu par Iéléna

J'ai beaucoup apprécié votre texte dont l'écriture est basée sur la métaphore filée très bien développée de l'amertume, du ressentiment représenté par le goût du cacao. L'histoire et les souvenirs se fondent dans une écriture fluide. On comprend le défilement des pensées liées logiquement et l'équilibre entre celles-ci et l'action est très réussie. (...)

L'arrivée du plat attise les souvenirs qui pourraient être étoffés, plus descriptifs pour donner plus de détails au lecteur et faciliter la représentation qu'il peut se faire, pour qu'il se laisse porter par l'écriture. Les quelques lignes sur la recherche de l'arrière-goût du plat sont très intéressantes, c'est à mon sens le centre de l'histoire. L'amertume du plat montre que le cuisinier et ami du personnage comprend son ressentiment. Mais cela doit justement rester un arrière-goût et non le centre de ses pensées. Cependant le titre de la nouvelle altère le charme de ces lignes. Quand le personnage comprend la métaphore, l'expression du doute qui s'installe en lui est très bien menée. Il réinterprète le passé, le temps a fait évoluer sa vision des choses. Cela lui permet de pardonner en partie son père, de diminuer l'amertume.

Le texte devrait s'arrêter sur les paroles adressées à Joao, la dernière phrase devrait être supprimée.

lu par BV

La bacsule de votre texte au moment du cacao est sensible, et bien trouvée. Elle nous introduit définitivement dans la tête du narrateur, après quelques premières notations psychologiques plus rares au début du texte.

Je pense qu'à ce moment là, le langage oral ou familier peut se libérer (avant, il doit rester plus écrit). Mais vous avez souvent tendance à aller trop vite, à priver le lecteur d'informations nécessaires (par exemple sur l'histoire du narrateur, son métier exact, les circonstances de son émigration à l'étranger, l'auberge, etc). Vous gagneriez aussi à rendre encore plus sensibles et concrètes vos descriptions.

Attention, certaines phrases sont à la limite de la redondance, au lieu de les fouiller et d'y ajouter des informations. Attention aussi à bien surveiller l'ordre des mots dans vos phrases, parfois source d'ambiguïtés dans le message délivré.

Son père était cordonnier, et sa mère, femme au foyer. Sa sœur passait d'un CDD à un autre et son petit frère, qui venait d'être majeur, passait son temps sur Internet. Pathétique.

Son unique fierté, c'était son grand-père. Dernier membre de la famille né à São Tomé, c'était le seul qui avait réussi à partir de rien. Une quinzaine d'années plus tôt, déjà sur sa chaise à bascule, son grand-père lui racontait les aventures de ses voyages, de São Tomé au Libéria, du Mali à un autre pays, encore et encore. Pour survivre, il fallait être décidé, c'était la conclusion de chacune de ses histoires. Son premier petit-fils avait hérité de sa détermination.

Il avait vite intégré une grande entreprise mais, malgré toutes ses années d'études, il ne faisait depuis deux ans que du travail subalterne, servir du café ou trier d'inutiles papiers dont personne n'avait besoin. Il en avait marre. Il était destiné à mieux, il le savait. Et le seul conseil qu'avait proféré son grand-père depuis ses débuts dans le monde du travail était : « Laisse les feuilles de cette entreprise sur ton bureau et remémore-toi tes racines. »

Une semaine plus tard, sur son lit de mort, le grand-père lui murmura des paroles sibyllines. Son enfance était en train de mourir. Il n'arrivait pas à entendre ses mots. Mais il se ressaisit et capta les dernières phrases : un trésor. Son grand-père lui avait laissé un trésor. Loin, mais destiné à lui seul.

Le vieil homme lui avait indiqué une grotte non loin du Pico de São Tomé, où était enterrée sa dernière fortune. Après avoir demandé deux semaines de congé à son supérieur, brûlé ses maigres économies pour s'acheter le billet d'avion, du matériel de randonnée et une pelle, il prit un vol pour le petit pays.

Arrivé sur l'île, il ne perdit pas de temps et loua une voiture. Il se rendit malheureusement très vite compte qu'elle ne pourrait pas rouler entre les fines routes cabossées, les arbres aux larges feuilles et les plantes aux couleurs exotiques envahissant la piste. Il continua à pied, les bottes initialement noires prirent une couleur boueuse dès les cent premiers mètres. Arrivé au pied du Pico, il sortit de ce semblant de voie et prit un sentier escarpé. Les rares Santoméens présents sur ce versant de la montagne l'avaient prévenu des dangers des pistes mais il les avait ignorés. Il n'avait pas compris un mot de ce qu'ils racontaient et leur avait répondu sans un regard : « J'ai pas d'argent pour vous. »

Après plusieurs heures à trébucher et à maudire les chemins, il trouva la grotte. Il s'y enfonça, une lampe de randonnée à la main, un sourire aux lèvres. Il avait accéléré son allure, à la même vitesse que les battements de son cœur. Il arriva au bout en quelques minutes et, sans perdre de temps, prit son nouvel outil de travail. Comme indiqué par son grand-père, le sol était anormalement terreux et propice aux coups de pelle. Il passa une longue demi-heure à apprendre le maniement d'une pelle, trouver la bonne position sans se massacrer le dos et, surtout, à creuser. Et puis, un son différent, plus familier, plus net. Avec le sourire d'un gagnant au loto, il déterra frénétiquement ce qui s'avéra être un coffre en bois de quelques dizaines de centimètres de dimension. Il n'y avait pas besoin de clés pour l'ouvrir et, faisant fi de sa fatigue physique et de ses mains pleines de terre, il souleva le couvercle.

Il y trouva un unique papier.

Il cligna des yeux, toucha nerveusement le fond du coffre pour vérifier que c'était bien réel, le retourna dans tous les

sens, prit soudain compte de la légèreté de l'objet.

« Et merde ! » hurla-t-il en balançant le coffre contre la paroi rocheuse. L'écho du choc résonna autant dans l'obscurité de la grotte que dans son cœur. Sa respiration se précipita, il insulta son grand-père, se rappela qu'il était mort, se calma un peu. Sa lampe tombée éclairait ses bottes couvertes de terre. Posé en équilibre sur le bout d'une de celle-ci, il y avait le papier trouvé dans le coffre. Il le ramassa.

Une feuille vierge d'un côté, et de l'autre côté une écriture familière. Un texte de son grand-père. Sa frustration toujours présente, sa curiosité rivalisant avec sa colère, il le lut.

Je me rappelle ma première escalade de cette montagne. J'avais douze ans, fils. J'avais quitté la récolte, trop avide d'aller au sommet et m'imaginer maître du monde. À l'époque, les îles étaient encore une colonie portugaise mais des révoltes éclataient déjà, suivies de répressions. Mon escapade m'avait valu une sacrée correction de ma mère. Peu de temps après, nous pûmes quitter l'île, allant d'un pays à un autre, pour déboucher miraculeusement en France. Le temps passa, mes années à São Tomé devenaient des souvenirs de plus en plus lointains.

Puis, le 12 juillet 1975, jour de mon quarantième anniversaire, j'appris l'indépendance de São Tomé & Príncipe. Deux jours plus tard, ma mère mourut. Je dus retourner à São Tomé pour l'enterrer derrière notre petite maison de l'époque comme elle le voulait (ce qui en passant épuisa toutes mes économies). Quelques heures à marcher en ville, je me rendis compte du désastre qu'avaient laissé les Portugais derrière eux. J'étais pressé de repartir pour tourner le dos à la pauvreté du pays.

Le hasard me fit pourtant perdre mon passeport.

Le hasard me fit monter tout en haut de ma montagne, voir ce qu'était devenue l'île.

Le hasard me fit rester sur cette île pendant vingt ans.

Le hasard me fit construire avec d'autres Santoméens le monument de l'indépendance.

Le hasard me fit goûter au meilleur chocolat du monde et boire de l'eau jaillissant de « l'arbre du voyageur ».

Le hasard me fit aussi voir une éclipse depuis cette île.

Fils, les hasards n'existent pas. Au fond, j'ai choisi cette voie. Un arbre sans racines est un arbre qui meurt, comme un homme sans réelle destinée est un homme voué à se perdre. Et pour choisir une route à emprunter, il faut savoir d'où l'on vient.

Le vrai trésor se trouve dans le cœur des gens. Va le trouver, Rafael.

Une larme coula sur son visage. Il replaça la feuille dans le coffre qu'il remit délicatement dans le trou, avant de remettre la terre à sa place. En faisant tomber son passeport, il partit à la découverte de ses racines.

Racines

lu par Loïs

Le vocabulaire est très riche et très compréhensible, le registre de langue est accessible à tout lecteurs. L'histoire est plutôt plausible, à part sur quelques point. (...)

Le mot « racine » est à mettre en relief comme des racines lointaine, car Rafael, le personnage principal, ne connaît pas du tout Sao Tomé-et-principe.

En outre, un grand père qui conseille à son petit-fils de quitter son travail et à épuiser toutes ses économies pour voir un pays qu'il ne connaît pas, est-ce vraiment logique ? En quoi le faire aller à Sao Tomé va l'aider à trouver un meilleur travail ?

Lorsque Raphael lit le mot de son grand père, subitement, il se calme puis il pleure et décide de rester sur l'île, il n'y a pas de remise en question du personnage, c'est légèrement trop rapide, il serait mieux qu'il y est une interrogation et un doute du personnage.

Malgré ces questions, j'ai beaucoup aimé ce texte car il y a une vraie morale, Rafael cherche un trésor et finalement il ne trouve qu'un papier qui s'avère être le plus beau et grand trésor pour lui : les mots de son grand père. Comme quoi la richesse n'est pas la seule chose à rendre heureux un homme. Le déroulement de l'histoire est très bon et les détails de cette aventure dans ces sentiers sont très bien trouvés comme

lorsqu'il dit qu'il n'a pas d'argent aux santoméens alors que ceux-ci le préviennent que c'est dangereux. C'est une écriture un peu à la Paulo Coelho qui est un auteur que j'adore, l'histoire d'un voyage initiatique qui aboutit à une morale, c'est plutôt sympathique.

lu par BV

Méfiez-vous de votre effort de concision et musculez le paragraphe d'exposition en étayant un peu les infos. « *Dernier santoméen de sa famille immigrée en France* » : est-ce l'ultime survivant de la famille ? Ou le dernier membre de la famille né à Sao Tomé ?

À part qu'il est retourné vingt ans dans son pays, on ne sait rien du grand père et de ses relations avec son petit fils. Attention à l'équilibre entre la fable (qui ne s'embarrasse pas trop de détails, mais doit faire ressortir des sensations) et le récit (qui a besoin d'un cadre et d'un contexte).

Je trouve la lettre du grand-père très aboutie ; le cadre du voyage, lui, pourrait être un peu plus « sensible ».

Le temps d'une éclipse.

Pierre Chatut.

IL SUFFIT PARFOIS DE QUELQUES MINUTES, LE TEMPS D'UNE ÉCLIPSE, POUR QU'UN SCIENTIFIQUE FASSE DES PHOTOGRAPHIES LUI SERVANT À DÉMONTRER LES LOIS DE LA RELATIVITÉ OU POUR QU'UN MILLIARDAIRE JETTE SON DÉVOLU SUR UNE ÎLE MINUSCULE AU LARGE DES CÔTES AFRICAINES.

Arthur se félicite de ne pas être venu seul sur l'île de Principe. C'est l'endroit rêvé pour prendre ses photographies de l'éclipse solaire qui va survenir, mais il est loin d'être accessible. Cette île africaine à l'ouest du Gabon devrait être au centre de la zone d'ombre que produira la Lune lorsqu'elle passera devant le Soleil, ce qui en fait un emplacement de choix pour observer le phénomène. Un emplacement de choix beaucoup moins appréciable lorsqu'il faut transporter le matériel nécessaire à l'observation d'une éclipse. À voir la vigueur et l'entrain qu'ils mettent à porter les instruments, venir avec ses collaborateurs apparaît comme une riche idée. Une dizaine de personnes n'est pas négligeable quand il s'agit de se déplacer : des lunettes pour l'observation des contacts, un cercle méridien portatif, un pendule sidéral pour la détermination de l'heure et un équatorial photographique pour capturer des images de l'éclipse. Arthur n'avance pas les mains vides lui non plus puisqu'il doit porter sa chaise pliante qui s'avère assez encombrante. Sur l'ancienne plantation proche du village de Sundy, les habitants lèvent plus d'un sourcil en voyant le groupe d'hommes harnachés. Le lieu semble convenir à Arthur, il y a de la place, le paysage est relativement plat. Reste un arbre qui

dépasse de ce terrain vierge, Arthur se précipite pour poser sa chaise sous son ombre. Ses associés arrivent plus lentement mais débutent immédiatement l'installation du matériel. Arthur ressent l'irrésistible envie de s'étirer. Il se tient la taille et renverse le dos en arrière, se remet droit, fait craquer sa nuque. L'efficacité de ses collaborateurs le surprend. Tout en se penchant en avant pour venir toucher ses pieds avec les mains, il finit par leur désigner l'endroit où placer l'équatorial photographique. Il se relève puis se risque enfin à venir s'asseoir sur la chaise qui l'attend. Une fois installé, il balaye des yeux le paysage, vide. Ce ciel dégagé est parfait. Il essuie d'un revers une goutte qui perle sur son nez et en profite pour regarder sa montre. L'éclipse n'est pas pour tout de suite, il change de position sur la chaise. Il reste un temps à fixer ses pieds puis quitte l'ombre pour aider aux réglages de l'équatorial. L'un de ses collaborateurs semble s'en être déjà chargé. Il regarde de nouveau sa montre. Il va finalement se poster au milieu du terrain, penche légèrement sa tête en arrière. Le Soleil cogne fort, mais il est au rendez-vous. Pas le moindre nuage pour le voiler. Arthur porte encore une fois la montre à ses yeux, cachant momentanément la lumière à sa vue. Il baisse sa main, se laisse éblouir puis ferme les yeux, imaginant ce que ça ferait d'être sur le Soleil. Pourvu que rien ne gâche cette vue dégagée. Il ne sait pas combien de temps il reste ainsi debout les yeux fermés, mais il est finalement interpellé. Quand il se retourne, dix doigts lui pointent le ciel qui s'est enfin assombri. Lorsqu'il commence à le regarder, l'astre se fait engloutir par une gigantesque sphère sombre.

Vu de l'espace, c'est comme un grand œil sombre que voit Mark, posté dans la coupole d'observation de la Station spatiale internationale qui flotte en orbite autour de la terre. Celle-ci semble comme privée d'une petite partie de sa surface, comme si un bout de l'Atlantique et des côtes ouest de l'Afrique avaient été engloutis. Dans ce compartiment doté de grandes

fenêtres, Mark apprécie le spectacle aux premières loges. Parmi toutes les jolies surprises auxquelles il a pu assister depuis le début de son séjour touristique dans la station, cette vision de l'ombre gigantesque de la Lune projetée sur la Terre le conforte dans l'idée que vingt millions de dollars ce n'est pas grand-chose pour venir passer deux semaines dans l'espace. Il est l'une des rares personnes au monde à avoir les moyens de profiter de cette vue, et ne peut pas s'empêcher d'en être fier. La coupole d'observation peut accueillir deux à trois personnes, il s'étonne de ne pas avoir encore été rejoint par des membres de l'équipage. Mais il ne va pas s'en plaindre. Le front collé à la vitre d'un hublot et les mains accrochées aux rambardes, il plisse les yeux et amorce une nouvelle activité : identifier quels pays sont recouverts par l'éclipse. Cette façon que l'ombre de la Lune a non de cacher mais de pointer un lieu distinct sur Terre l'amuse sincèrement. Il a cette sensation que l'éclipse essaye de diriger son propre regard, d'attirer son attention vers un endroit précis. Reste à déterminer ce que l'ombre désigne. À première vue, l'océan. En y regardant bien, une partie des côtes gabonaises et celles de Guinée Équatoriale ont aussi l'air d'être dans le noir. Mais surtout au milieu de l'eau ? Il se souvient de la présence d'une petite île dans cette zone mais à part ça... Il est finalement interrompu dans sa contemplation par un des membres de l'équipage venu faire son travail, la coupole d'observation servant aussi de salle de commandes. Mark laisse sa place pour regagner le module où se trouve son lit. Traversant le laboratoire américain, puis européen, il salue timidement les astronautes, un tantinet plus occupés que lui. Certains d'entre eux ont admiré l'éclipse à travers de petits hublots. Il arrive dans la zone de repos, tout en se félicitant de l'aisance en apesanteur acquise au fil des jours dans ses déplacements. Une fois regagnée sa couchette, il jette un regard vers l'une des fenêtres. La Terre est malheureusement cachée par l'un des panneaux solaires de la station. À l'heure qu'il est, l'éclipse a sans doute dû prendre fin. Mark reste les yeux

rivés sur son plafond, il commence à se languir de retourner sur Terre. Il repense à cette île au large du Gabon, aussi loin de la Terre qu'il puisse se trouver à cet instant, il donnerait tout pour être au centre de cette tache parfaitement ronde, au large des côtes africaines. Il y a au centre un bout de terre, une île minuscule sur laquelle on aurait aussi admiré l'éclipse sans pouvoir la quitter des yeux. Il rêvasse : tout ce qui était baigné dans la pénombre serait un jour à lui. Il posséderait ce petit bout de néant.

Le Temps d'une éclipse

lu par Claudie

À ma première lecture, c'est la fin et le parallèle entre les deux personnages qui m'a convaincue. Puis je l'ai relu une deuxième et une troisième fois et l'entièreté du texte m'a énormément plu. Ce texte est rempli de détails qui apportent beaucoup de réel et qui m'ont donné l'impression de lire l'extrait d'un roman et non une nouvelle. C'est ce qui fait le charme de celle-ci : nous sommes immédiatement immergés. Des détails ne sont pas indispensables à la compréhension mais indispensables au plaisir de la lecture.

La localisation précise de l'île de São-Tomé et Principe dans les premières lignes permet de la situer instantanément, et donc de continuer la lecture de manière fluide et rentrer plus facilement dans l'histoire, voire de s'imaginer là-bas.

Le parallèle entre l'astrophysicien qui assiste à l'éclipse et le milliardaire qui la regarde depuis l'espace, mais qui rêverait d'être à la place de l'astrophysicien, est un bouquet final. Ce personnage du milliardaire peut également être considéré comme le reflet du lecteur qui lui aussi aimerait être sur l'île et qui lui aussi ne peut détourner son regard de ces mots et de sa lecture. Les termes technique ajoutent du sérieux et du réel. Mais certaines longues phrases pourraient facilement se

lu par BV

Vous vous rapprochez d'une forme d'absurde (détails hyper réalistes et concrets, poids, étirement), mais sur un ton beaucoup trop sérieux dans l'ensemble. Votre texte se lit, ça marche, mais on regrette l'humour sous-jacent. Cherchez bien à définir le ton que vous avez voulu obtenir dans ce texte qui est un dialogue entre deux hommes, deux portraits ; donnez bien à chaque partie une tonalité homogène pour qu'elles se complètent mieux a posteriori.

- Ne soyez pas avares de précisions sur les outils de l'astrophysicien : le contexte spatial et l'écriture précise l'appellent ; soyez plus précis également dans les description de la deuxième partie : à nouveauté radicale, besoin de situer radicalement votre personnage.

- Votre (absence de) transition entre les deux personnages est un peu brutale. Vous devriez semer quelques indices intrigants ou décalés au sujet du milliardaire ou de l'espace au début de sa partie.

Les Corps flottants.

Chloé Baudry.

Vous devez voir des arbres sur la photo, enfin des arbres...

Je ne sais pas. Ce sont des arbres, vraiment ?

Ah, vous savez je peux pas vous expliquer malheureusement, parce que je ne vois pas.

Bien sûr.

Donc, au fond c'est très vert et puis on devine qu'il fait beau. Je suis sur la photo. Au centre. Je porte ce T-shirt un peu rose et vous devez voir que je m'appuie contre une grosse branche rêche. Sur le tronc, il y a toutes ces cabosses de cacao accrochées, c'est comme ça le chocolat, ça s'accroche aux branches et pousse comme des boursouflures d'écorce... je dois en tenir une entre mes mains.

C'est marrant j'avais pensé au pain de singe, mais vous n'êtes pas sur la branche d'un baobab, alors non.

C'est que... le pain de singe, vous dites ?... C'est...

Eh bien c'est cette espèce de longue graine ovale et brune, un peu duveteuse, qui pousse en suspension dans les baobabs, vous voyez ? Les gens, en général, les récupèrent et les ouvrent pour attraper le fruit à l'intérieur. C'est un peu comme un bonbon du désert.

Ce que vous me montrez-là, ça n'a rien à voir finalement mais c'est qu'en vous voyant devant, je ne sais pas, j'ai retrouvé...

Eh bien en tout cas, ce chocolat, vous devez le voir parce que, vraiment, c'est pas comme ce qui pousse chez nous. Le choco-

lat, je sais que c'est quelque chose... Là, c'était pas la première fois. Je dois sourire sur la photo, ça oui, mais la première fois c'était...

Ah ! aussi il doit y avoir cette photo avec le monument de l'Indépendance.

De l'indépendance ?

Oui. Vous savez c'est difficile pour moi de vous expliquer mais enfin, c'est comme l'Algérie autrefois : ils ont pris l'Indépendance, ils ont fait de l'archipel un pays et de l'Indépendance un monument, une espèce de colonne blanche.

Il y a une photo du monument.

Avec des fleurs ?

Peut-être.

Vous pouvez me voir, ou bien c'est moi qui prends la photo ? Ça ressemble peut-être à une photo manquée parce que je crois qu'on peut trouver ça surprenant, un peu bizarre cette histoire de monument. Vous ne trouvez pas ?

Il y a une, comme une colonne, avec des personnages peints autour. Et la colonne, elle, est ceinturée par une corde blanche.

C'est au milieu d'une petite place, enfin, disons qu'autour ça à l'air vide. Et puis il y a des drapeaux évidemment. Il y a du vent. Et on voit un gros morceau de caoutchouc noir en bas de la photo, ça fait comme une bouée noire qui se cogne au pied du monument et qui attend.

En fait, je crois que vous avez pris la photo depuis une voiture parce que ça, cette bouée, ça ressemble au joint d'une vitre de voiture, vous étiez en voiture, non ?

Ah vous savez je peux plus vous dire...

Mais ça me fait penser que vous devez me voir, aussi, dans un petit bateau avec des bouées noires accrochées sur les bords. Parce que sur l'archipel évidemment il y a les bateaux : pour les pêcheurs et puis pour tous ceux qui vont travailler plus loin. C'est que... vraiment, c'est quelque chose la mer là-bas. En fait, la mer entre les îles, c'est autant le pays que la terre. Vous voyez bien, quand vous êtes avec les gens, que c'est pas une limite la

mer, que c'est juste le pays qui se transforme, mais pas comme quelque chose d'effrayant, pas comme une fin.

En fait je crois que le pays est comme ça, comme un assemblage de fragments divers...

Comme une mosaïque?

Ah eh bien ça, oui !, comme une mosaïque !

En fait, c'est un peu comme depuis l'avion. On m'avait expliqué qu'on n'avait pas le droit de survoler le Niger ; donc on est passés dans le sud de l'Algérie. J'ai vu vraiment le Sahara. Rouges les dunes. Rouge le sable. Rouge. Et puis on est passés sur le Maroc, Lisbonne et, bien sûr, bleue la mer.

Elle est gigantesque cette mosaïque... ça échappe à n'importe quelle photo évidemment, bien trop grand.

Et, alors, j'y pense, il doit y avoir une photo où vous pouvez me retrouver près d'un arbre gigantesque avec des racines gigantesques.

Ah oui, je l'ai vu tout à l'heure ! C'est un fromager.

Un fromager ?

Oui, c'est son nom.

Est-ce que c'est vraiment son nom, alors là vous voyez je peux pas vous dire. Je dois en avoir plusieurs de cet arbre-là... et puis, il doit y en avoir une où mon guide est avec moi. Il doit y avoir son nom derrière... enfin... on s'était mis tous les deux en route vers huit heures et tous les jours on faisait des promenades... on s'était mis, je me souviens, entre les racines.

Elles forment des sortes de parois végétales plus hautes que vous.

En fait, on ne voit que les racines ; elles débordent largement du cadre.

Si je n'en n'avais pas déjà vu, j'aurai du mal à appeler ça « arbre ».

Ces espèces de paravents d'écorce brune, comme de la peau flétrie et la taille et la forme identique aussi, non, c'est sûr, c'est un fromager.

J'étais dans un fromager ?...

Oui.

Et le fromager, c'est la Guyane, donc la Guyane ça pousse aussi à São Tomé... Ça, je peux le voir sur la photo.

Il doit y avoir plein d'autres fleurs, plein d'autres photos de fleurs, vous voyez ? Parce qu'un jour on est allés au jardin botanique. C'était un autre jour, je dois avoir cette veste un peu jaune qui tranche sur toutes ces feuilles. Il y a ces énormes grappes de fleurs violettes qui dégoulinent, des fleurs magnifiques, j'avais jamais vu ça... vous devez voir des fleurs très sophistiquées, vraiment étonnantes. Il y en a une orange parsemée de points rouges et qui a des pétales qui font comme, comme des coquilles d'escargots qui se seraient agglutinées entre elles ; et puis il y a cette rose, la rose porcelaine. Tout ça, vous, vous y êtes ? On est au jardin botanique ?

C'est que non, j'ai bien du mal à trouver les photos du jardin.

...

Il y a un grand bâtiment de pierres claires et le parvis avec tout ce soleil qui se reflète dessus. C'est un jour de grand beau temps. Je ne vois pas d'arbre autour. Il y a une grande corde blanche et rouge qui ceinture une zone presque vide.

Et puis on voit ces deux hommes en treillis militaires.

Ils sont grands et très jeunes.

Peut-être vingt trois ans.

C'est que la photo est prise de loin.

Mais je ne comprends pas...

Le troisième homme est à terre. Ils le tiennent en joue inlassablement et pourtant...

Mais je n'ai jamais vu ça...

Oui, excusez-moi.

C'est la télé, là, juste derrière vous.

C'est l'image à la télé.

Je n'arrive pas à l'oublier... et là elle défile en boucle.

C'est que, avant de venir, avant de vous retrouver pour notre entretien, j'étais là-bas vous voyez, j'étais à la gare, il y a eu...

Avant de vous retrouver, avant São Tomé, il y a eu le corps de cette fille qui ne se relève pas et le bruit de cet homme qu'on abat. Ça déguerpissait comme après un coup de pied dans une fourmière. Il y avait le vert mais je ne voyais pas d'arbres. Il y avait les treillis, verts,

ça oui. Et puis les détonations sèches.

Verts, les treillis. Dorée, la couverture.

Nous avions rendez-vous. On devait parler de vos voyages, de l'île. Je venais voir vos photographies, avec vous qui ne les voyez plus. Vous m'attendiez pour repasser le film de vos souvenirs. Ça, c'est devenu aussi important que tout ce qui avait lieu au dehors. C'était vos images qu'il nous fallait. Pour dissiper nos présents.

Et là, ensemble, on est à São Tomé, presque au jardin botanique, mais sur l'écran de la télé, je le revois mourir en boucle.

Les Corps flottants

lu par Manon

L'ensemble du texte est intéressant et donne envie d'aller plus loin dans la lecture.

Votre texte tourne autour d'un échange entre deux personnages dont on ne sait pratiquement rien, notamment le personnage dont les paroles sont retranscrites en italique. Qui est ce personnage par rapport à la narratrice principale ? Ce flou autour de ces figures est dommage car elles paraissent attrayantes.

L'utilisation de l'italique est particulière. Pourquoi ce choix ? Que souhaitez-vous dire ou montrer à travers cela ? Le texte prenant la forme d'un échange, ce dialogue serait peut-être plus lisible et confortable avec une mise en forme plus formelle avec l'utilisation de guillemets par exemple.

Les coupures de paroles entre les personnages sont récurrentes et perdent le lecteur qui a du mal à passer d'un univers à un autre. Peut-être faudrait-il regrouper certains passages pour en faire des paragraphes plus denses et suivis qui faciliteraient la lecture et la compréhension. Vous pourriez également développer les descriptions des photos qui sont faites par les personnages ainsi que les récits des souvenirs qui y sont associés. Il est frustrant de voir ces passages être coupés rapidement là où ils pourraient être étendus.

lu par BV

Votre dialogue est vraisemblable, prenant, convaincant. Les effets d'oralité sont bien travaillés (à part des répétitions excessives, trop purement orales et qui paraîtront forcées à l'écrit). Les retours à la ligne produisent un effet de suspension audacieux intéressant.

Mais pour qui ne connaît pas la genèse du projet, avez vous envisagé un écrin, un cadre pour donner de la perspective ou du recul sur le personnage ? la chute me semble un peu sage et pourrait être le lieu où se révèle votre dispositif.

L'expérience d'un dimanche après-midi. Inès Labat.

On a rencontré Yolande un dimanche après-midi. Ses doigts frêles lui servaient de guide, explorant la pellicule du papier photo. Les formes et couleurs imprimées montraient paysages et portraits du dit « São Tomé ». C'est ainsi que cette femme, placée en maison de retraite, a voulu parler du dernier pays que ses yeux avaient vu. On écoutait sans pouvoir imaginer qu'un jour elle avait vu, qu'un jour elle avait voyagé si loin. C'était pourtant d'elle qu'on attendait la connaissance de São Tomé.

Je n'y étais jamais allée, j'étais incapable de me faire une image par moi-même. Yolande n'avait pas de mal avec ça, n'avait pas de problème avec les images. Elle voit avec aisance et décrivait avec exactitude les photos. Chloé, elle, regardait d'autres images : celles de la télévision – censées représenter l'attentat que Chloé avait vécu une heure plus tôt. Yolande ne savait peut-être pas ce qu'il s'était passé. Le son de la télévision était si bas qu'elle n'avait peut-être pas entendu. Moi, je ne voulais et ne pouvais pas voir la réalité vécue par Chloé, ni celle vécue par Yolande.

Faisant défiler les photos, je me retrouve face à des enfants qui me regardent. Ils ne peuvent pas me voir mais fixant de cette manière l'objectif, j'aurais presque l'impression qu'ils s'adressent à moi. Ils montrent fièrement leurs crayons de couleur tandis que leurs mères étendent du linge sur le sol. Il y a aussi cet homme qui prend la pose avec Yolande, un déambulateur à la main. *Ça doit être après l'ouragan. Oui, je me*

souviens de ce déambulateur. Je faisais très bien sans, je l'avais pris pour eux. C'était pendant mon deuxième séjour, en 2014. J'étais retournée là-bas pour aider, donner, apporter ce que j'avais récolté ici.

Yolande est allée deux fois à São Tomé, pourtant seul le second voyage semble avoir du sens. C'est celui-là qu'elle raconte. Il y a alors évidemment le monument de l'Indépendance, puis le cacao, mais surtout la pauvreté. Elle a tissé des liens là-bas avec les gens à qui elle a donné. Il y a même des coordonnées au dos d'une photo. Elle l'a peut-être appelée mais je ne suis pas sûre qu'ils parlent une langue commune. Que lui dirait-elle d'ici ? Moi-même je ne peux pas comprendre un pays dont on me parle mais où je ne suis pas allée. Les paysages et les portraits illustrent, oui, mais j'ai le sentiment qu'ils ne disent rien de la réalité du pays. Seule cette mosaïque au sommet de l'île des tourterelles, cet immense planisphère détruit par l'ouragan, semble traduire le récit nécessairement fragmenté qu'on peut se faire du voyage.

J'ai alors la certitude de n'avoir fait qu'approcher du São Tomé de Yolande car, hors de sa vision et du cadre qu'elle instaure, il n'y a rien pour moi. Yolande a vu plus que je ne vois, moi. J'ai devant les yeux les seules images qu'elle a rapportées, rapportées pour ne pas oublier. Les photos ne l'aideront plus aujourd'hui et le jour où sa mémoire défaille, elle ne verra plus. Moi, je pourrai toujours voir mais je ne comprendrai pas plus.

Aujourd'hui à la gare Saint-Charles, Chloé a vu un homme attaquer deux jeunes filles au couteau avant de se faire abattre. Elle a ressenti la violence et la peur par le rapport direct à la réalité. Yolande, elle, est allée au contact des Santoméens victimes de l'ouragan en 2014. Elle leur a tendu la main. Elle a sûrement embrassé des enfants avant de leur donner leurs crayons de couleur. Elle a pris dans ses bras l'homme à qui elle a offert ce déambulateur. Elle a reçu cet amour reconnaissant et a sans doute, à leurs côtés, pu comprendre qui ils étaient.

Je n'ai pas eu accès à cette part de réalité que je vis par procuration. Mes questionnements cherchent leurs mots mais

le besoin de ressentir ce pays est inexprimable. Je sais que l'expérience manque à ma connaissance de São Tomé. Je n'ai pu la faire tout comme, par chance, celle de l'attentat qui a eu lieu dans ma ville aujourd'hui. On m'a raconté. On a mis des mots sur ce que je ne pouvais voir, comme si cela suffisait. On a tenté de me faire approcher d'une réalité à laquelle ne pouvaient accéder mes sens. Je n'ai rien vu de Sao Tomé, rien vu de ce qui est arrivé à ma ville.

L'Expérience d'un dimanche après-midi

lu par Émilie

Ce récit de trois femmes à Marseille est raconté à la première personne. Vous faites un récit poignant car tiré de faits historiques concernant à la fois Sao Tomé et Marseille. Les lecteurs voient le parallèle que vous dressez entre les deux villes et leur histoire.

Vous écrivez : « Ce dimanche a été le jour de notre ouragan à nous. » et parlez de « notre mémoire commune à toutes les trois. ». L'histoire de chaque pays marque en effet les populations à vie et tous les pays ont donc des événements à se rappeler. L'attentat fait référence à l'attaque au couteau du 1er octobre 2017 à la gare St Charles à Marseille. Votre fiction est située dans le temps et l'espace grâce à des éléments temporels. En revanche, pourriez-vous m'éclairer au sujet de l'ouragan de Sao Tomé ? Votre nouvelle manque d'informations contextuelles sur cet ouragan alors que celles-ci sont présentes pour Marseille. Vous pourriez ajouter une date précise.

Le ton de la nouvelle est pressant grâce à la troisième personne du singulier utilisée, le « on », ce qui s'accorde très bien avec les faits graves que vous nous présentez.

Les lecteurs peuvent ne pas comprendre que les filles ne voyagent pas réellement à Sao Tomé, à cause de détails qui pourraient correspondre à un voyage. Ensuite, on comprend mal pourquoi le pays « n'avait

aucun sens » ainsi que le problème posé pour les photos. Nous trouvons beaucoup de références à la vue mais trop d'utilisation du verbe « voir » tout au long du texte, parfois dans la même phrase. Vous pourriez améliorer quelques points dans votre nouvelle qui est très intéressante dans le fond.

lu par BV

Le texte actuel ne s'assume ni en tant que journal (il n'est pas assez daté, pas assez factuel, et manque de détails concrets) ni en tant que réflexion (qui devrait être plus nourrie au sujet de la thématique du puzzle et du fragment, et fonctionner par allers et retours entre l'expérience et l'analyse). Il se veut très explicatif mais ne laisse place ni au narrateur ni au personnage. Serait il possible de casser dans le texte actuel les liens logiques ou explicatifs ou déductifs en laissant parler votre texte ; sélectionner quelques photos, quelques anecdotes, quelques-unes des réflexions de votre journal sur la ligne de l'équateur, et les insérer ?

António dessinait, le geste sûr, ses mains se déplaçaient en va-et-vient. Une vieille montre à la lanière de cuir lâche se balançait sur son poignet droit, la sangle se desserrant à chaque nouveau trait, avant de finalement se détacher et tomber au sol dans un bruit étouffé qui ne le dérangerait pas dans sa tâche.

Inlassablement, il griffait le papier de traits noirs reproduisant l'une des œuvres devant lui et inlassablement, il s'arrêtait, semblait voir quelque défaut à son ouvrage et arrachait la feuille de son carnet pour recommencer.

Il se pencha pour trouver, dans l'écume des brouillons autour de ses pieds, des esquisses, et aperçut, comme une pierre surgissant de la mer, l'ancienne montre de son grand-père. António abandonna distraitement les papiers dont il avait besoin pour prendre et poser délicatement la montre sur le banc à son côté.

Il la lui avait donnée au moment où il partait, sur un autre banc où ils étaient restés longtemps silencieux. António se souvenait de cette main tendue, de cet air fier, et qu'il n'avait pas su quoi dire d'autre que merci.

Il retourna à son ouvrage.

La peau du papier feulait sous les caresses du crayon quand il dessinait les formes d'un corps, et rapidement, lorsqu'il traçait des petites lignes pour affiner sa texture, créait

une suite de murmures. L'étudiant suspendit son geste et regarda le croquis en semblant y chercher quelque chose. Il se sentit dépassé par toutes ces ébauches. Il se rendit compte que ses dessins étaient des gribouillages, et la gorge nouée, il consentit enfin à détruire les pâles ombres de l'œuvre de son idole.

Nezo.

Il était d'abord à ses yeux un groupe de musique, Trio Tempo, avec ce jeu entre guitare et paroles créoles qui parlaient des plages, de la vie des îles, ce plasticien-sculpteur qui transformait une pirogue en objet d'art, ce peintre enfin qui assemblait matières et figures pour rendre en tableaux chamarrés le cœur de l'archipel. São Tomé & Príncipe respirait dans chacune de ses œuvres.

Ébahi, António avait voulu en apprendre plus et cherché des photos de l'artiste qui avait construit son œuvre en assortissant des objets symboliques de ses îles. Une figure aux habits violets se tenait dans une pirogue remplie de cosses de cacao striées de jaune et, au-dessus, une peinture à laquelle il avait collé un visage sculpté, qui faisait sortir la toile de ses deux dimensions.

Pendant tant d'années, António avait espéré visiter son atelier, et à présent qu'il y était, las de ses brouillons, il regardait devant lui l'un des tableaux qu'il avait tenté de comprendre : c'était un être hybride à la tête de poisson, la main gauche nageoire tapant sur un tambour entre les cuisses, le bras droit humain levé au niveau de sa tempe comme s'il venait juste de frapper. Il maintenait entre ses deux jambes l'instrument contre son corps nu, bleu, le pied droit nageoire pelvienne et le pied gauche humain.

António reconnaissait la tradition séculaire des pêcheurs des Angolares, l'ethnie de l'artiste, et dans la fusion entre le prédateur et sa proie, confondus dans le même corps bigar-

ré de bleus, verts, marrons, violets, oranges, et dans toutes ces petites couches rectangulaires de bleus au dernier plan, comme si le monde marin s'était mêlé un instant au nôtre, l'étudiant voyait aussi les poissons de son enfance et sa propre famille.

Il revoyait les souvenirs de la pêche en pirogue avec ses frères, João et Paulo, ces heures où ils s'affairaient torsés nus pour piéger les poissons, où ils tentaient vainement de noyer le temps en palabres. Lorsque les poissons volants se rassemblaient vague après vague grâce à l'huile de palme de leur piège composé de branches et d'herbes, ils se demandaient s'ils iraient vivre un jour à São Tomé. S'imaginant leur prise vendue à São João parmi les pêcheurs angolares, ils évoquaient leur rêve d'y danser le bulawé. Et quand leur véritable journée touchait à sa fin et qu'ils pensaient à la nuit, en ramenant leurs éprouvettes pleines de voador panhã à leur pirogue, ils murmuraient tout bas : regarderons-nous le tchiloli là-bas ?

Et toi, António, tu seras comme Nezo, non, mieux encore.

Tous ces projets qu'ils savaient bien ne jamais aboutir, mais qu'il fallait dire pour tromper l'ennui et la peur de l'avenir, bien qu'il comprît déjà qu'il ne serait pas comme Nezo, mais Nada de Nada, prince des riens du tout.

Il revoyait aussi les visages clair de sa mère et pâle de la mère de sa mère, les attendant sur la plage pour trier, puis vendre le poisson. Il se souvenait avoir regardé avec une étrange envie la peau plus noire de ses frères par rapport à la sienne, celle que sa grand-mère lui avait léguée. Ce n'était pas la seule chose qu'ils partageaient : il avait redécouvert honteusement un matin, quand leurs visages se tournèrent l'un vers l'autre, quand l'ombre des sourcils défroncés de sa grand-mère d'habitude si réprobateurs reculèrent de surprise à l'annonce de son prochain départ, des yeux mêmeverts.

À ce moment-là, *num terrinha ondé verde é mas verde*, chantait Cesária Evora dans la maison familiale. Quand il avait

annoncé qu'il avait réussi le concours pour l'université, il s'était senti coupable d'avoir réussi, et encore plus coupable maintenant qu'il se sentait inutile devant sa feuille blanche et les œuvres d'un homme qu'il souffrait de ne jamais pouvoir égaler.

L'œuvre qu'il préférait, l'œuvre totale qui avait confirmé en lui quelque chose de nouveau, puis qui avait nommé cette chose qu'il tenait secrète depuis si longtemps et l'avait véritablement encouragé à être artiste à son tour, se trouvait devant lui.

Dans un deuxième tableau, Nezo avait conjugué le bois et la toile en une composition cohérente, la peinture présentant dans le coin droit un musicien au chapeau, les yeux fermés, pris dans le jeu de sa flûte tenue par une main et le bras sans corps.

À côté de lui, un tambour à la peau rouge et verte soutenu par une autre main spectrale. À la gauche du musicien, deux sortes de masques, dont l'un plus haut que l'autre était moitié de toile, moitié de bois. Pareillement, un homme, le visage tourné vers l'observateur, sa main droite tenant une baguette pendant que l'autre bras saillait hors de la peinture pour immobiliser un tambour en bois sculpté, le renvoyait à des moments embarrassants. Il avait essayé sans succès de sculpter et jouer de la musique, réunir lui aussi deux matériaux dissemblables.

António regarda le visage de bois et à nouveau sa feuille. Il laissa aller son crayon, traçant lentement les traits forts du visage et recula doucement, se rendant compte qu'il aimait ce visage, qu'il reconnaissait parce qu'il ressemblait à celui de son grand-père. Le dessin se fit plus précis et dépassa son modèle : une salopette couvrait un corps puissant malgré l'âge, même si avec le modelé le torse devenait de plus en plus sec à chaque nouveau trait ; deux bras nus tenaient une esquisse de trompette qu'il referait plus tard ; enfin, après

avoir strié la peau de lignes noires, il s'arrêta pour juger son œuvre. Il manquait quelque chose. Antonio sourit et dessina un visage doux de femme, aux cheveux courts, aux yeux paisibles et fiers, lentement hachurés pour montrer leur couleur claire, et sa grand-mère apparut, souriante.

Satisfait, il se remit au travail sur ses croquis. `

L'Étudiant

lu par Iéléna

Votre texte est fluide et se lit facilement. On se laisse guider par les pensées du personnage, tout en profitant d'une description travaillée des tableaux et des paysages de son enfance. On se glisse dans l'univers dépeint de manière travaillée et on ne pense plus au reste.

Le premier paragraphe présente l'artiste tout en le comparant avec le personnage, et nous sommes réellement plongés dans le récit. Cependant la première phrase me paraît formulée étrangement.

Le tableau amène les souvenirs d'une manière subtile. Il faudrait retravailler certaines phrases trop longues peut-être en faire deux phrases, pour raccourcir l'idée et la rendre plus compréhensible, plus faciles à lire. (...) Il faudrait retravailler les changements de temporalité et le sfluidifier. Il faudrait préciser que c'est un souvenir et non le moment où il dessine.

La suite du texte est très belle et la fin émouvante. Le désespoir du personnage est très prononcé mais ne sonne pas faux car il est justifié par le décor, le souvenir marin et la comparaison au peintre. Il rend le moment de tendresse final encore plus puissant et cela laisse une dernière impression forte. Le texte occupe l'esprit encore plusieurs minutes après la lecture. Ce serait un plaisir de le publier et de le faire découvrir.

lu par BV

Votre écriture est déliée et élégante, et vous semblez avoir une facilité à poser des scènes et à vous en servir pour raconter des histoires. Votre histoire de peintre et de copieur est très prenante et habilement nourrie (pour les amateurs d'art et d'atypique tout du moins).

Essayez de revenir toujours au concret dans votre écriture : la description picturale et l'évocation des poissons, sont convaincantes, la musique et les couleurs pourraient peut être être plus présentes dans le reste du texte

Affinez au maximum la progression des informations pour que le lecteur puisse épouser votre narration (dans l'incipit notamment)

Prenez garde à ne pas plaquer sur votre personnages de manière trop systématique, c'est à dire aussitôt dans les premières lignes, vos propres sentiments (l'hétéroclite, l'échec programmé, évoqué entre les lignes de votre journal).

Publié dans le cadre du festival Oh les beaux jours !
avec la complicité de l'éditeur Benoît Virot (Le nouvel Artilla),
six élèves de l'IUT Métiers du Livre — Manon Barré, Loïs Carré,

Au sommaire de *Douze fois São Tomé*

- ✦ Prélude
Remi Roig
- ✦ Un esclave échappé
Axel Montersino
- ✦ Légende
Clotilde Lhen
- ✦ Un pas près l'autre
Serena Gaillard
- ✦ Jour trois
Mathilde Marius
- ✦ La Chaleur du chocolat
Diane Garnacho
- ✦ L'Amertume
Florian Pausé
- ✦ Racines
Adem Lourichi
- ✦ Le Temps d'une éclipse
Pierre Chatut
- ✦ Les Corps flottants
Chloé Baudry
- ✦ L'Expérience d'un dimanche
après-midi
Inès Labat
- ✦ L'Étudiant
Loïc Amirault

Émilie Donadille, Iéléna Leroy, Morgane Levet, Claudie Navarro —
le parcours Écritures de la licence de lettres et le soutien de l'UFR Arts,
Lettres, Langues et Sciences Humaines d'Aix-Marseille Université.